LIVRET

50 ans d'expéditions spéléologiques

17/18 septembre 2022

Carlucet Lot

aux Picos de Europa

Asturies – Espagne

Le contexte

1972

L'histoire des expéditions du SCOF dans les Picos commence à l'été 1971 quand Robert, Jean-François Fabriol et Claudine font une virée dans les Asturies et montent au Lac Enol puis au refuge de Vegarredonda dans la partie occidentale des Picos[1]. Ils proposent l'année suivante au SCOF d'explorer les zones qui semblent vierges autour et au-dessus du refuge. Jean-François et Hubert prennent contact avec la Fédération espagnole de spéléo à Madrid et rencontrent son président, Adolfo Eraso, et Juanjo Gonzalez Suarez au printemps 1972 à Madrid. Ceux-ci leur délimitent une grande zone au sud du refuge et à l'est du sentier qui monte au Jou Santu dans laquelle il n'y a quasiment pas eu encore d'explorations. Le SCOF y fera 4 camps de 1972 à 1975 et l'ASF[2] y retournera en 1991

1975

En 1975, comme il nous semblait (à tort[3] !) qu'il n'y avait pas de grand potentiel sur cette zone initiale, nous demandons aux comités qui gèrent les expéditions dans les Picos d'étendre notre zone au flanc ouest du Massif occidental : depuis la vallée d'Ozania jusqu'aux environs de la fontaine de Fuente Prieta. La découverte du Pozu de Cebolleda répondant à notre recherche du moins -1000, cette zone deviendra notre zone unique d'explorations à partir de 1976. Le nombre de spéléos motivés du SCOF diminuant avec les difficultés (marche d'approche, grandes verticales, météo, etc.) nous proposons dès 1977 à des spéléos d'autres clubs de se joindre à nous. Ce sera le début d'une longue liste d'interclubs (plus de 40 clubs répertoriés !) : d'abord les Audois du SCA, suivront des Lotois, des clubs de l'Essonne et de la région parisienne, des Grenoblois et des clubs de l'Isère etc. sans oublier les 5 spéléos algériens emmenés par Bernard Collignon en 1989. Plusieurs spéléos espagnols se sont aussi récemment joints à nous : Daniel Ballesteros, un géologue qui a fait sa thèse sur les Picos à l'université d'Oviedo et Luis Almela qui a franchi des étroitures que nous jugions impossibles à passer au fond du FP 202 et du FP 258 !

La préparation des camps est devenue une routine au fil des ans.

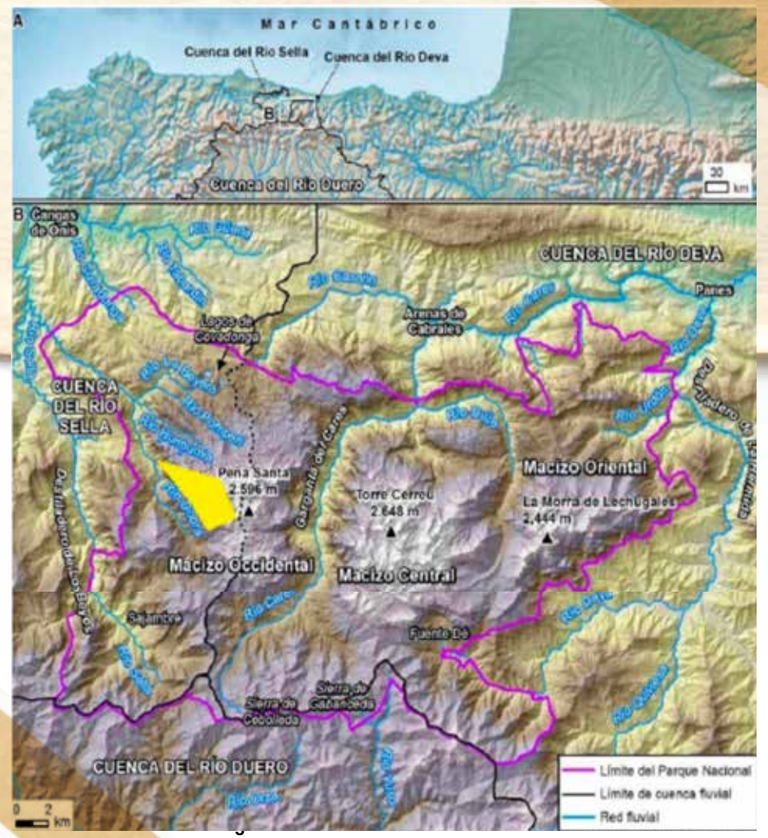
Il faut cependant prendre en compte que faire de la spéléo dans les Picos est strictement réglementé car c'est un Parc Naturel National, nous devons donc chaque année faire une demande spécifique. Cela n'a jamais posé de réel problème, si ce n'est que nous avons dû faire plusieurs fois le voyage à Cangas de Onis voire jusqu'à Oviedo pour l'obtenir dans les temps. Cela implique aussi de faire chaque année un rapport d'expédition qui, d'ailleurs, n'a jamais fait l'objet de commentaires particuliers de la part du Parc ! Nous avons établi aussi des liens avec le professeur Pendas de l'Université d'Oviedo pour l'étude hydrogéologique du versant ouest des Picos, qui nous a fourni en fluorescéine pour la coloration de 1981 et 1985

Du côté français, nos expéditions ont reçu le soutien financier du CDS 91 et du COSIF, ainsi que de la CREI (Commission des relations et expéditions internationales) de la FFS qui nous a subventionné plusieurs fois (après analyse du rapport d'expédition !). Pour les premières expéditions des années 70 nos moyens d'étudiants étaient limités, nous avions recherché des sponsors (Ovomaltine, Gerblé, Camping Gaz). Nous avons dû arrêter par la suite, faute de temps pour s'en occuper et considérant peut-être que ce n'était plus nécessaire !

Pour finir, comment ne pas citer les mille et une manières d'arriver aux Picos … et d'en repartir !

Jusqu'à la création des autovías de la côte, il nous fallait une journée entière pour traverser le nord de l'Espagne, soit par la route sinueuse de la côte avec ses queues interminables derrière des poids lourds, soit par la Castille et son soleil de plomb. Quant aux véhicules, nous avons commencé avec les R4 et R5 d'étudiants des années 70 avec ou sans remorque, et même utilisé une estafette de gendarmerie qui nous avait donné bien du fil à tordre en 1976 toute une nuit du côté de Montech ! Certaines et certains ont aussi tenté le train de la côte ou le bus.

C'est bien connu, tous les chemins mènent aux Picos !



1 Où leur père les avait emmenés quand ils étaient encore en culottes courtes au début des années 60 !
2 Association Spéléoloqigue de Figeac (ASF)
3 Les spéléos polonais y viennent chaque année depuis 1976 et ont exploré des kilomètres de réseau et plusieurs - 800 et un - 900 !

HUBERT FABRIOL

Les camps

L'histoire des expés du SCOF dans les Picos est étroitement liée aux différents camps qui ont été occupés au cours des ans en fonction des zones explorées.

Le premier camp était celui situé en face de l'ancien refuge de Vegarredonda de 1972 à 1975. C'était un camp relativement lourd dans la mesure où il était situé à moins de deux heures des voitures. Nous y avons monté d'innombrables charges de boites de conserves, de cartons de bière, voire de nourriture périssable, mais fort agréable à cuisiner et à consommer. Le lieu de vie (salle à manger-salon-cuisine) était une grande tente carrée prêtée par la croix Rouge d'Orsay. Il y aura deux camps d'altitude en 1974, un à proximité de la zone des E à la cabane de la Mine et un autre aux Barrastrosas à proximité de la zone des G, mais ils seront occupés de manière anecdotique. Autre aspect important de ce premier camp : la présence du berger et gardien du refuge, José María Remis, plus connu sous le nom de Remis. Au fil des jours, c'était devenu un ami qui nous a indiqué de nombreuses cavités et fait gouté de son excellent fromage fumé au feu de sa cabane.

En 1975, changement de décors, trois irresponsables (Paul, Jean-Marie et Hubert) commencent à explorer la Canal de Ozania et découvrent une petite grotte à proximité d'une petite source. Cette grotte servira pendant deux ans de lieu de vie et en 1976 nous l'occuperons carrément comme couchage. Malgré

1983

le double toit que nous avions installé pour nous protéger des gouttières, le mauvais temps picossien humidifiera fortement les duvets, d'où son surnom de « Palais des 1000 Cascades ». De 1977 à 1983, nous campons à proximité de la source d'Ozania et installons un abri bouffe cuisine avec des bâches montées autour d'un muret. Les portages dans la canal d'Ozania sont assez homériques, il faut ouvrir chaque année le sentier dans les broussailles et les rhododendrons nains et les temps de parcours depuis les voitures dépassent largement les trois heures.
A partir de 1977, nous installons aussi un camp de base aux Ceremales, lieu de parking des véhicules. Ce camp de base servira de lieu de vie pour les familles des spéléos qui sont venus avec leurs enfants. Ceux-ci seront pris en charge par une jeune périgourdine, Sylvie, qui a donné son nom à la Sima Sylvia ! L'accès au flanc ouest du massif se fait par le village d'Amieva et la piste qui mène au barrage de la Jocica. Tito, qui travaille à l'usine hydroélectrique, devient aussi notre ami. Nous allons le voir souvent, entre autres le soir tard, quand il est de garde à l'usine. Il emmènera même Yves, alias Yvounet, se livrer à des activités piscicoles.

2002

Au fur et à mesure des années 80, nos zones de prospection se déplacent vers le haut et l'Est de l'amphithéâtre d'Ozania-Fuente Prieta, ce qui rallonge les marches d'approche depuis le camp d'Ozania.
En 1983, nous décidons de déplacer le camp au pied du Requexón, auquel il sera plus facile d'accéder par la route des Lacs et le sentier de Vegarredonda. Après un intermède en 1984 sous un gros rocher à côté de la source de Fuente Prieta, nous nous installons enfin en 1985 sur le site de ce qui est notre camp de base actuel. Depuis nous montons chaque année un abri salle à manger-cuisine-réserve qui s'est agrandi au fur et à mesure de nouveaux aménagements en pierre et de bâches de plus en plus grandes, lieu qui a pris définitivement en 2002 l'appellation « Yourte » attribuée par les lotois. Les portages vers Fuente Prieta durent de 3h à 4h, parfois coupés par une halte au nouveau refuge (construit dans les années 90) pour saluer nos amis Javier et Marta qui nous ont bien souvent rendu service. En particulier lors de l'accident de Nico en 2003. Nous avons utilisé plusieurs fois les chevaux de Javier pour monter le matos jusqu'à Vegarredonda et une seule fois jusqu'au-dessus du camp. Avec le 21ème siècle, nous avons opté aussi pour l'hélicoptère… quand il est disponible, que cela coïncide avec nos dates et que nous sommes suffisamment nombreux pour en financer le coût[4]. L'héliportage permet de porter jusqu'à 800 kg, ce qui est largement suffisant pour monter les nourritures solides et liquides, les sacs et les matos perso pour ceux qui ont la chance d'être présents !

[4] Remercions au passage le CDS 91 qui nous aide à chaque héliportage avec une subvention de 400 €

PHOTOS

1 - Ozania en 1990,
2, 3 - Vegarredonda en 1972,
4, 5 - Fuente Prieta en 2019

JEAN-FRANÇOIS FABRIOL

Prospecter

Si une expédition dans les Picos se raconte autour d'anecdotes plus ou moins amusantes, truculentes, originales, le moteur de l'aventure picossienne reste la prospection sur le terrain et l'exploration des cavités découvertes.

Les journées à parcourir ce karst immense, les kilomètres carrés de la zone qui nous est attribuée, est un plaisir discret mais à la fois agréable et très utile pour comprendre le relief et repérer les gouffres. Les dolines de pierres, les fracturations, les chaos de blocs tombés des cimes, autant d'accidents tectoniques où l'on croit apercevoir l'ébauche d'un départ qui pourrait être un gouffre. Alors on lance un caillou, puis deux ou trois si le bruit qui ricoche se prolonge… Au besoin si on a un peu de matériel, on installe une première corde pour vérifier… Tout est possible ! mais le plus souvent ce n'est qu'une fissure impénétrable.

Marcher, toujours marcher, crapahuter sans se lasser.: Et quand on ne se traine pas sur la montagne, c'est qu'on est parti sous terre en exploration.

Voilà les temps forts de l'expédition qui motivent l'ensemble du groupe, qui définissent les objectifs au quotidien et font avancer l'expédition. Nous avons compris très vite que les équipes sous terre devaient pour être efficace être de faible effectif : deux ou trois ou bien deux équipes de deux. Au-delà les temps d'attente et d'inaction se prolongent et le froid prend le dessus, sachant que l'équipement d'un trou en première n'est jamais rapide, pas plus que la levée d'une topographie ou une séance de photos. Ainsi au retour de chaque équipe il faut faire le point, et définir la suite en fonction des découvertes et des forces disponibles.

Et oui, avec le temps, plusieurs d'entre nous n'ont plus vingt ans, et ne s'engagent plus sur des pointes lointaines. Ainsi, dans nos expéditions aux Picos, la spéléologie se décline à plusieurs vitesses et les occupations sont nombreuses pour ceux qui savent qu'ils n'attendront pas le moins mille de nos rêves ! C'est grâce à leur farouche motivation que les emplacements pour planter les tentes se sont améliorés, que la yourte s'est agrandie sur plusieurs étages, que les moindres petites cavités proches du campement ont été répertoriées, que de nouveaux trous ont été repérés.

C'est aussi grâce à eux que les équipes qui rentraient à pas d'heures après d'exténuantes séances d'exploration, trouvaient un repas tout prêt qu'ils n'avaient plus qu'à réchauffer.

Une expédition c'est l'aventure d'une équipe !

PAUL BENOIT
HUBERT FABRIOL

Les Explorations qui nous ont marqués le plus

Les premières explorations à partir de 1972 ont été menées sur la zone des Barrastrosas au-dessus du refuge de Vegarredonda. Les principales découvertes sont l'exploration du G7 jusqu'à – 315 m et du A1 « Les Orgues » jusqu'à – 350 m. L'équipement des puits s'effectuait alors avec des échelles souples fabriquées de façon artisanales et assurées par une corde. En 1973, un treuil a été installé dans le P100 du G7 mais les difficultés rencontrées n'ont pas pérennisé cet usage. L'année suivante, première approche des techniques de la « spéléo alpine » avec descente et remontée sur corde (descendeur et frein Dressler, jumar, shunt).

Ozania

A partir de 1975, nos efforts ont porté sur la zone de l'amphithéâtre d'Ozania et dès cette année, nous découvrons un gouffre majeur, le Pozu Cebolleda (FP 101) qui nous retiendra plusieurs années jusqu'à l'atteinte du siphon terminal à -620 m. Les techniques légères dites « alpines » sont utilisées avec descente et remontée sur corde. A noter l'utilisation précurseur du frein fixé au baudrier de poitrine qui deviendra ensuite le croll. L'engagement sera majeur voire extrême pour les explorateurs compte tenu des conditions difficiles des explorations : névé présent jusqu'à – 350 m (température autour de 0°C et 3 à 4 °C pour l'eau de la rivière), grandes verticales et grands volumes ou méandres étroits, arrosage permanent d'eau glacée due à la fonte des névés et crues parfois brutales. Repos temporaire en faisant la « tortue » sous une couverture de survie et complément alimentaire apporté par les barres de céréales (Ovomaltine, Gerblé) et soupes chaudes sur réchaud Camping gaz.

Par mesure de sécurité, une tente de survie isotherme pour 2 personnes a été construite et installée à - 350 m. Les sorties pouvaient durer une trentaine d'heures avec un retour au camp souvent de nuit et dans un brouillard épais. En 1978, la coloration effectuée n'a pas donné un résultat convainquant.

Prado de la Fuente – Los Gorrinos

Après le Pozu Cebolleda, le système FP119 (Prado de la Fuente) – FP138 (Los Gorrinos) concentra tous nos efforts avec le renfort des Carcassonnais à partir de 1979. Très beau réseau exploré en amont (rivière de la Blanquette), en aval drainé par une belle rivière souterraine jusqu'au siphon à – 630 m. La jonction du FP 119 avec le FP 138 (Los Gorrinos) exploré en 1980 fut établie à – 440 m en 1981 ce qui porte la profondeur du complexe à - 657 m. A noter le franchissement dans le FP 138 d'un méandre particulièrement étroit (méandre « all free ») qui nécessite le retrait du baudrier et du casque. Une coloration a été effectuée en 1982 avec 900 g de flourescéine dans le collecteur du FP 119 et a permis d'établir la jonction avec la résurgence de Fuente Prieta.

Sima del Jou Luengu – Sima de la Mazada

Le FP 153 (Sima del Jou Luengu) doit son nom au Jou dans lequel il s'ouvre. Exploré à partir de 1980, c'est un réseau avec beaucoup de méandres étroits où la progression est pénible (avec le risque de se perdre dans les niveaux du méandre). La progression s'arrête sur un siphon à - 619 m. En 1981, une coloration avec 10 Kg de fluorescéine établira en interne la jonction entre 2 parties du réseau et la localisation de façon certaine et particulièrement voyante de son exutoire à la résurgence de Reo Molín dans le rio Dobra. Tout le lac du barrage sera coloré en vert à partir de Reo Molín !

Le FP 186 (Sima de la Mazada) : est initialement exploré par le SCAL en 1975. Les explorations ont repris en 1982 et atteint un méandre actif à – 345 m. Le FP 186 était logiquement un des principaux objectifs lors de la reprise des camps d'altitude à Fuente Prieta en 1999. Le méandre actif est exploré jusqu'à environ – 400 m, sans suite évidente (mais serait à revoir !). A noter un passage très dangereux de blocs instables qui s'auto-maintiennent vers – 160 m. Un important effondrement eut lieu lors des explorations de 2001, heureusement sans conséquence humaine si ce n'est une très grosse frayeur et l'arrêt des explos, du moins jusqu'à nouvel ordre…Une trousse à spits nous attend derrière le chaos...

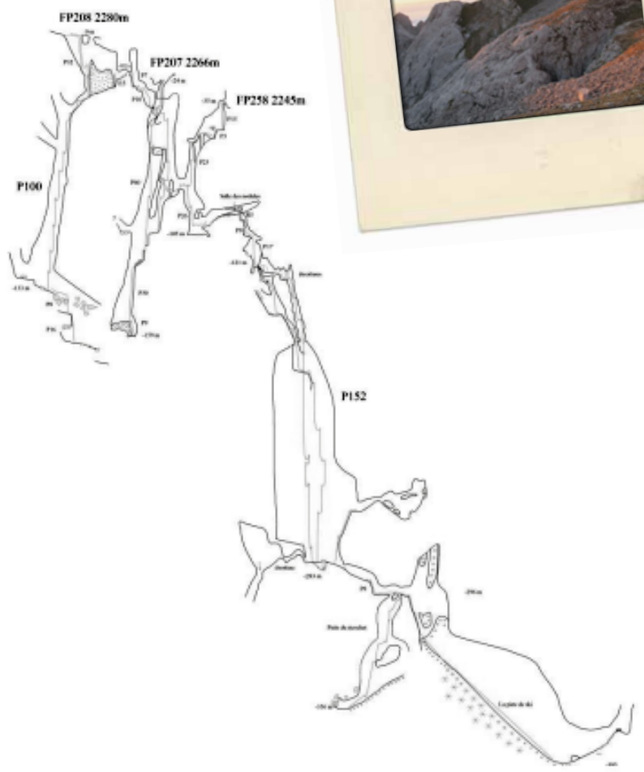
Sima Tres Marías – Torco – Horcada l'Alba

Le FP 202 est un gouffre d'accès facile depuis le camp de Fuente prieta et qui a été exploré entre 1983 et 1985 jusqu'à - 430 m, avec arrêt sur méandre étroit, plus un réseau mal cerné de puits parallèles vers - 390 m. Le ruisseau vers - 300 a été coloré à la fluorescéine, établissant la connexion avec les deux résurgences de Reo Molin et de Dobra seca sur le rio Dobra environ 1100 m plus bas. En 2017, le franchissement de l''étroiture à - 420 a permis d''explorer une suite de méandres étroits et de puits jusqu'à environ - 600 avec arrêt sur puits. La fin de ces méandres a été atteinte en 2019 avec arrêt sur étroiture inmpénétrable et noyée à - 649. La topo a été reprise entièrement entre 2018 et 2020, la cavité a été déséquipée dans sa totalité en 2021. Le FP 266 (Sima Tres Marías-Torco ou TMT), est situé à 1h30 de marche du camp, à 2380 m d'altitude, sur le col qui sépare le pic Est des Tres Marías de celui du Torco, et exploré à partir de 2004. L'accès est assez exposé et nécessite des cordes fixes dans sa dernière partie. Des étroitures successives ont nécessité de longues séances d'élargissement en 2007, 2009, 2010 et 2015. L'effort a été payant, car nous avions pu franchir en 2015 le haut du méandre terminal à -490 m puis descendre environ 50 m plus loin pour reprendre pied dans le collecteur. Une série de méandres remontants nous avait permis ensuite de progresser jusqu'à - 520 m env. avec arrêt sur méandre étroit. En 2016 un bivouac confortable avait été installé à – 390 m. Malheureusement, l'étroitesse des méandres nous a à nouveau arrêtés, malgré nos tentatives désespérées pour explorer les possibilités de shunt à tous les niveaux. Le gouffre a donc été déséquipé complètement, marquant ainsi la fin de dix années d'explos et d'efforts opiniâtres.

Horcada l'Alba

Le FP 208 et le système de la Horcada l'Alba (FP 207, 208, 210 et 258). Découvert en 1984 et exploré jusqu'à – 540 m en 1986, puis revisité au début des années 2000, ce gouffre a été connecté en 1987 au niveau de la Salle Tibor vers – 290 m avec le FP210. L'entrée spectaculaire de celui-ci s'ouvre en contrebas de la Horcada l'Alba et permet l'accès à des puits et des salles impressionnants entre névé, glace et rocher. Le système comptait déjà en 2003 au moins 4 grandes salles : Yéti, Tibor, Eureka et – 460. Ce qui fait finalement un joli vide qui explique l'importance du soutirage dans le puits d'entrée du 210.

Les explos ont repris en 2021 en vue de refaire toute la topo du FP 208. La grande nouveauté a été la découverte dès le début du camp de la connexion entre le puits d'entrée du FP 208 et le FP 207 dont nous savions que ce dernier communiquait avec le FP 258. Cela a permis de retourner au sommet des étroitures entrevues en 2004 dans le FP 258, de les franchir (sic comme au FP 202 !) et de descendre une « grande » verticale de 152 m ! Cerise sur le gâteau : notre arrivée vers – 300 m sur une grande salle occupée par un névé impressionnant de plus de 100 m de long. Il s'est avéré par la suite que cette grande salle n'est autre que la salle Euréka du FP 208 découverte en 2003 ! La suite du FP258 est un méandre étroit et soufflant à la base du P152 … qui n'a pas dit son dernier mot. Du côté de la partie déjà connue du FP208, elle n'a été équipée en 2022 que jusqu'à env. – 400 m, faute de temps … et de spéléos.



PAUL BENOIT

Plongée souterraine à la résurgence de Reo Molín

Le Rio Dobra est la rivière majeure qui draine le massif du Cornion, et en particulier, l'amphithéâtre d'Ozania, objet de nos explorations spéléologiques. Il constitue le niveau de base actuel. C'est donc tout naturellement que nous avons essayé d'identifier toutes les émergences qui se jettent dans le rio Dobra. En 1982, nous avons profité d'une opportunité exceptionnelle avec la vidange des eaux du barrage de la Jocica pour des raisons de maintenance. La prospection dans le lit de la rivière quasi à sec nous a permis d'identifier 3 émergences en rive droite dont une seule est pénétrable (Reo Molin 1 ou RM 101) et fera l'objet de nos futures plongées.

Le préalable à toute plongée souterraine est le portage du matériel sur les lieux de l'exploit à venir, à savoir le siphon 2 de Reo Molin 1. Cela est fait par une poignée de sherpas dont on salue l'abnégation. Vient alors le temps de la plongée dans une eau glacée (5°C) mais limpide. Gilles s'acquitte de cette tâche mais ses recherches butent sur un amas de blocs infranchissable ce qui met fin à toutes nos illusions de traversées vers les collecteurs souterrains déjà identifiés par nos traçages à la fluorescéine.

Pour les plus curieux, voir les rapports 1982, 1985, 1986, 1989.

ROBERT FABRIOL

Les colorations

1974

La couleur verte va si bien au Dobra !

La tentation de réaliser des colorations est venue très tôt au SCOF, pour essayer de comprendre où ressort l'eau qui circule dans les gouffres. Mais il ne fait aucun doute que la démarche de coloration a été inspirée par la logique shadokienne. Et en particulier, par la devise « En essayant continuellement, on finit par réussir… Donc plus ça rate, plus on a de chances que ça marche ». Il a fallu 3 essais ratés avant de réussir les 3 suivants. On notera cependant, un bien meilleur taux de réussite chez les spéléos du SCOF que chez les Shadoks (qui n'avaient qu'une seule chance sur un million de faire voler leur fusée).

Une première tentative dans le Frieru se solde par un premier échec. Aucun détail dans le rapport d'expédition sur la méthodologie utilisée, seulement une très courte phrase désabusée : « une coloration du frieru n'a rien donné » ...
A partir de 1975 les expéditions se sont déplacées vers l'amphithéâtre d'Ozania, attirées par la cascade de la résurgence de Fuente Prieta. L'exploration du Pozu (FP101) avec son «gros collecteur » atteint à -350 m, a fait mûrir l'idée de faire une coloration pour identifier sa résurgence.

1977

1kg de fluorescéine est injecté à -455 m dans le Pozu. Quatre résurgences sont surveillés autour du camp avec des fluocapteurs : La méthode n'est pas au point, tous les capteurs sont positifs y compris le témoin. De plus, aucune coloration est observée à l'oeil, l'essai est raté... le deuxième.

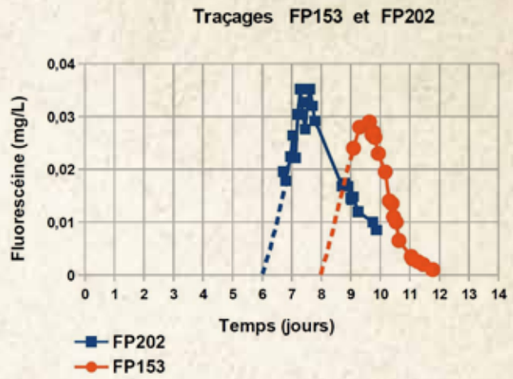
1978

Le SOCF insiste, 5kg de fluorescéine sont de nouveau injectés dans le Pozu, dans le collecteur à -380m. La méthode est la même que précédemment, mais avec des fluocapteurs plus travaillés suivant une procédure plus rigoureuse. Les résultats obtenus sont notablement incohérents, et malgré la quantité injectée, rien n'est observé à l'oeil. Finalement, la méthode apparaît peu fiable, et l'essai doit être considéré comme raté pour la troisième fois !

Au total, trois essais ratés à 100% ! A partir de là et devant de tels résultats, le SCOF abandonne les fluocapteurs, et adopte la méthode très efficace mais plus contraignante, du prélèvement d'eau en flacon échelonné dans le temps. La manip est mise au point avec l'Ecole des Mines d'Oviedo et le Laboratoire Souterrain de Moulis.
Et les trois essais suivants seront trois succés !

1981

10kg de fluorescéine sont injectés à -350 m dans le FP153 (Sima del Jou Luengu). La préparation mémorable de la fluorescéine sur les bords du Sella fait partie de la procédure. Sept résurgences sont surveillées, depuis le Dobra jusqu'au Cares en passant par Covadonga. Au bout de 9 jours, le colorant ressort à Reo Molin et Dobra seca, le barrage de la Jocica et le Dobra sont vert fluo. La courbe de restitution du traceur pour Reo Molin est superbe. Le succès est total, enfin !



1982

0,9kg de fluorescéine sont injectés à –390 m dans le réseau FP119-138 (sima Prado de la Fuente – sima de los Gorrinos). 19 heures après l'injection, la coloration apparaît à la cascade de Huente Prieta. Ce n'est pas tout à fait une surprise, mais plutôt une confirmation. En effet, la topo montrait que le siphon terminal à -640 m était très proche de la résurgence. C'est le deuxième essai réussi.
1985 : 6,2 kg de fluorescéine sont injectés à -310 m dans le FP202 (Sima grande de la Torrezuela). Le traceur ressort à Reo Molin ainsi qu'à Dobra Seca comme pour le FP153. La surprise vient du temps de restitution plus court (7 jours) que celui du FP153 (9 jours) alors que le FP202 se situe 1km plus loin de la résurgence de Reo Molin. Cet essai est le troisième réussi !

A partir de là, le SCOF n'a plus fait de colorations, et le collecteur du Pozu reste le grand problème non résolu... Cependant, en inversant une autre devise des Shadoks, le SCOF en déduit que : « si il a un problème, c'est qu'il y a une solution » et que la future coloration du Pozu sera un succès !

HUBERT FABRIOL

Le matériel spéléo aux Picos à travers les âges

Pas besoin d'avoir fait Bac+ 10 pour écrire que l'évolution des techniques et du matériel utilisés lors de nos expés suit de près l'évolution de la spéléo depuis un demi-siècle !

L'équipement individuel est passé des baudriers en sangle tubulaire ou d'escalade bricolés aux baudriers spécifiques spéléo ; la quincaillerie, du descendeur Dressler sans cliquet au descendeur avec cliquet ou Stop, du bloqueur Basic[5] (qui, lui, n'a pas changé !) ou Jumars au Croll dans ses différentes versions, le Pantin (bloqueur de pied) étant le petit dernier, fort utile sauf pour les puristes ou les bourrins. Côté éclairage, tout un poème : en commençant par des lampes électriques de mineur de récupération sur accus au plomb aux phares Leds divers et variés du 21ème siècle qui mettent en évidence les lucarnes ou les départs suspendus dans les grands puits (comme au 202 ou au 225), en passant pendant des décennies par la capricieuse (euphémisme !) lampe à carbure (Fisma, Arphidia, etc.), son éclairage mixte et son allumage piézo ou électrique sans oublier l'odeur inoubliable du carbure et des tas de chaux dans lesquels nous farfouillions à la recherche des précieux restes !

Les combis sont passées des bleus de chauffe fort seyants aux combinaisons en tissus enduit robustes et souples en passant par les Texairs, imperméables certes, mais si rigides et auto-calorifuges ! Pour les sous-combis autres aspects folkloriques : nous avons débuté avec des rhovyls (du nom de la marque de l'époque), avec ou sans dentelles (n'est-ce pas Yves « Néand » !) pour passer par les sous-vêtements de voile (les fameuse Équinoxes, bien chaudes mais épaisses et pas très commodes). Enfin nous avons utilisé de vraies sous-combis faites pour la spéléo, plus des Damarts (autre marque !) en-dessous pour les plus frileux. Pour se chausser les bottes ont toujours leur mot à dire. Alors qu'apparaissent maintenant des brodequins spécial spéléo ou tout simplement des chaussures de canyon ou de sécurité, ça dépend des goûts !

L'équipement collectif a suivi bien évidemment l'évolution des techniques modernes de progression sur corde qui sont devenues la règle générale. Mais qui étaient appelées à l'époque techniques de la spéléologie alpine, car elles avaient été développées pour les gouffres du Vercors et de l'Isère. Nous avons commencé par la descente, assuré ou pas, sur descendeur et remontée avec échelles. Cordes et échelles étant accrochées à des amarrages naturels par des anneaux ou des élingues. En 1973, impressionnés par les dimensions du premier P90 du G7 (à - 30) nous faisons le choix (erroné) de l'achat d'un treuil manuel Pomagalski (le fameux POMA des remontées des stations de sport d'hiver). La descente de ce P90 dans un harnais de parachutiste accroché à l'extrémité du câble du treuil était tout un poème. L'amarrage du treuil à la tête de puits fut l'occasion d'utiliser les spits pour la première fois avec un tamponnoir ultra lourd et ultra malcommode ! On apprend en faisant ! Nous ne répéterons pas l'expérience du treuil en 1974 et passerons peu à peu à la remontée aux Jumars (c'est ainsi qu'on l'appelait). A partir du premier camp à Ozania en 1975, nous utiliserons exclusivement des cordes, tablant sur la légèreté et la facilité d'installation. Le poids devenant le principal ennemi tant en surface, du fait des 3h et plus de marche d'approche. Nous essayons de gagner du poids sur tout, Les cordes seront de plus en plus fines d'un diamètre de 10 mm, 9,5 mm à 8 mm, voire carrément 5,5 mm en dyneema !), Les plaquettes que Jean Guiraud fabriquera aux justes dimensions pour

[5]Ah le basic ventral utilisé comme Croll avec un maillon rapide que nous étions obligés d'ouvrir à chaque fractio pour sortir la corde aval et mettre en place la corde amont ! Et il y a encore des vieux de la vieille qui trimballent un Shunt à la ceinture !

des maillons rapides inox de 6 mm seront équipées de vis BTR pour le SCOF. Il va sans dire que jusqu'en 1990 tous les amarrages et fractionnements intermédiaires étaient sur monospit ! Ce qui nous donnera quelques sueurs froides quand nous revisiterons plus tard les anciennes cavités (202, 208 et consorts). Les dyneemas et les As font leur apparition dans la 1ère décennie du 21ème siècle, et avec eux les « nouveaux » noeuds : fusion, chaise double, tisserand pour la dyneema comme connecteur de cordes, etc.

Autre changement fondamental de philosophie à partir de 2016 :

laisser, après moultes discussions animées, équipés les trous inachevés en fin d'expé. Au lieu de déséquiper pour ramener tout le matériel en France et recommencer l'année suivante à monter le même matériel et rééquiper. L'avantage pratique est d'être deux fois plus efficaces (presque) ... et d'économiser des portages !

Dernière mode liée à l'utilisation permanente des perfos : les Pulses de chez Petzl, cheville autobloquante sur le principe de la pince à sucre avec plaquette incorporée, et les lunules ou amarrages forés de 10 mm percés carrément dans la roche, dans lesquelles on enfile une dyneema, économisant ainsi spit, plaquette et connecteur. Nous avons commencé à utiliser des perfos sur batterie dès 1999, celui d'Alex d'abord puis l'Hilti du CDS91, soit pour équiper, soit pour les travaux de génie civil. La recharge des batteries se faisait au refuge, puis, grâce à l'utilisation des panneaux solaires (presque 220 W installés actuellement), nous le faisons maintenant à Fuente Prieta. L'utilisation du perfo permet tout en épargnant son bras des chocs du marteau d'équiper plus rapidement, même en doublant les amarrages, et facilite grandement escalades ou traversées.
Et la topo ? Et oui, là aussi nous sommes passés du 20ème au 21ème siècle : des boussoles-inclinomètres SUNTO ou Topochaix et du Topofil ou décamètre au DISTO-X Leica qui fait tout à la fois : azimut, inclinaison, distance avec même pour les plus sophistiqués : transmission sur téléphone portable par Bluetooth et tracé en quasi temps réel ou le soir sous la Yourte ! Mais l'écriture sur carnet reste quand même le moyen le plus sûr de ne rien perdre (depuis toujours d'ailleurs ! demandez-le aux sumériens de le dire !). Un petit mot quand même sur l'arrivée du téléphone et d'Internet sous la Yourte. Là aussi l'entrée dans le 21ème siècle a permis de capter d'abord le téléphone et ensuite Internet avec tout ce qui va avec. Pas sûr qu'au milieu des années 70 quand nous devions descendre téléphoner à Covadonga ou à la centrale électrique d'Amieva, ou chercher le courrier à la poste restante de Cangas, nous imaginions que 50 ans plus tard nous pourrions depuis le camp d'altitude causer tranquillement avec la France ou regarder l'évolution de la météo !

Un dernier mot sur la sécurité. Est-ce que nous avons eu beaucoup de chance ou est-ce que nous avons été trop timorés ? Toujours est-il que, même s'il y a eu de nombreux incidents sous terre qui auraient pu entraîner des conséquences graves (chutes de pierre, bloc de neige, glissades, spits arrachés, cordes tonchées, crues, etc.), nous n'avons jamais eu à faire appel au spéléo secours. Les seuls accidents qui se sont terminés à l'hôpital se sont produits à l'extérieur et ont fait plus de peur que de mal. Touchons du bois et continuons à être prudents et exigeants sur l'équipement !

PHOTOS

1 - descente au treuil dans le P 90 du G7 en 1973,
2 - descente aux échelles en 1973,
3 - équipement avec perforatrice

JEAN-FRANÇOIS FABRIOL

Photographier les Picos

Les Picos ! Un massif montagneux au Nord de l'Espagne. Mythique à bien des égards.

Pour les marins qui croisaient l'Atlantique c'étaient les premières terres visibles à l'horizon. Covadonga, et sa vierge sainte et vénérée. Premier Parc National d'Espagne et haut lieu de pratique pour randonnée, trek, trail, escalade et spéléologie… De quoi satisfaire tout photographe épris de nature. Chacun dans son domaine va s'éclater, et tous prendront un grand plaisir devant des paysages grandioses ou les couchers de soleil féériques. Tous sauf un : le photographe spéléologue pour qui la réalisation d'un bon cliché représente une véritable aventure. Tout d'abord il doit constituer une équipe solide et motivée. Dans les puits (et presque toutes les cavités sont verticales), il faut préparer la photo à 3 ou 4, en utilisant l'équipement en place.

Il est difficile de communiquer (Echo, ruissèlement bruyant), position acrobatique sur baudrier rendant toute manipulation de matériel délicate, voire osée. Et pour ne rien gâcher la température ambiante n'est que de deux ou trois degrés, rarement plus dans les gouffres dont l'entrée est située à plus de deux mille mètres d'altitude et se remplit de neige en hiver. Ces conditions extrêmes rendent la photo spéléo rare et peu propice à se développer. Tandis qu'en surface tout le monde va se régaler, cette activité sous terre reste le domaine non convoité d'une poignée de givrés.

Au cours de ces cinquante années, nos expéditions ont vu passer quelques brillants photographes mais ils sont peu nombreux et leur production limitée… Quand on sait dans quelles conditions on travaille sous terre, on regarde les résultats avec respect. Qu'à cela ne tienne, lorsque le brouillard envahit ces montagnes tous les photographes se retrouvent devant le même obstacle à leur pratique. Et cela arrive souvent en dessous de 1000 mètres. Pour finir sur un vibrant hommage et un remerciement sincère à tous ceux qui aident le photographe.

Les nourritures terrestres et sous-terrestres

Ces importantes activités ont été rendues possible grâce aux

- sponsors : Ovomaltine, Camping gaz, Jet Gaz…
- aux porteurs d'avant l'hélico
- aux talents culinaires des différents participants
- aux prélèvements limités des souris

Florilège des produits, plats et boissons ingurgitées avec ou sans modération

Les bons produits

- le cantal entre-deux de chez Bonal à Figeac
- la cecina de cheval de Fernand
- les charcuteries Mazars à Montsalès (saucisse sèche, saucisson, jambon)
- les grosses miches de la boulangère de Cardaillac
- les cadeaux OVOMALTINE: chocolat et café solubles, barres de trou
- les barres céréales, GERBLE, et pâtes de fruits
- les muesli et céréales
- les fruits secs et cacahuètes
- le Régilait, notre vache intarissable
- les sardoches, boites de maquereaux, thon et autres calamars dans leur encre
- les féculents : pâtes, riz, purée, lentilles, riz, couscous…
- les ingrédients de cuisine : curry, ail, tablettes, gerbes de Provence, maïzena…
- les conserves diverses et en particulier, les calamars dans leur encre

Les plats raffinés

- la polenta aux lardons de Senior
- les oeufs au plat + chorizo + Cantal du petit déjeuner
- la crème au chocolat maïzena de Jeff
- les tortillas aux cailloux de Virginia
- les spaghettis sous toutes leurs formes
- les bananes et crêpes flambées
- le rizotto au curry
- les carottes râpées aux ongles frais
- les Chiquilin trempés dans le miel ou la confiture
- le riz complet bio impossible à cuire de Hubert
- les soupes bio insipides d'Hubert, à améliorer …
- les soupes chinoises ou autres « minute soups », surtout appréciées sous terre
- les omelettes à la ciboulette
- les purées de pomme de terre au Régilait frais
- le Cabrales de Cangas qui colle au palais
- les conserves de pilons de poulets flexibles
- les conserves de boulettes de viande immangeables

Et les boissons

- l'eau des sources (goutte à goutte à Ozania, captée délicatement hors bouses par un piquet de tente customisé à Fuente Prieta), à l'ancien refuge de Végarredonda ou lappée directement sous terre...
- l'Antésite du chef scout Hubert
- les COLACAO
- le jus des olives vertes ou noires en dégustation pour Bruno
- le cubi de rouge, rationné, monté à dos d'homme avant les bacchanales de l'hélico
- les bières (surtout à Végarreronda)
- le pastis dans son cocon de plastique, à déguster dans le quart en alu à l'apéro
- on a même bu du champagne ou équivalent !
- la ronde des digestifs perso à se faire passer à la veillée
- les fruits à l'eau de vie maison
- la sélection des pisse-mémée : camomille, saveur du soir…
- les thés industriels ou autres infusions bio (serpolet et autres)
- le chocolat en poudre, à l'eau ou au Régilait
- les cafés solubles ou filtre
- les salades avariées au gré des ingrédients disponibles, avec leur touche de ciboulette
- les truites pêcho par Yves (Néand) et Tito
- la fabada asturiana ...

YVES LÉGER

La faune des Picos

Sauvages ou domestiques, la limite est quelquefois difficile à cerner. Dans le parc national, les animaux d'élevage sont souvent en totale liberté. Au fil de nos séjours, nous avons croisé nombre d'entre eux.

Les animaux domestiques

Au cours de nos portages, nous avons côtoyé divers troupeaux : vaches, moutons, chèvres… En règle générale, ils ne s'occupent pas de nous, et nous passons à côté d'eux sans les déranger. Même les taureaux ne sont pas agressifs.

Les bovins
Croisés au détour d'un chemin, ou chassés du camp d'altitude, le bruit de leurs sonnailles nous rappelle la civilisation.

Les moutons
En troupeau, jusque dans les prairies d'altitude.

Bouc et chèvres
Plutôt dans les prairies de basse altitudes, pour la traite journalière.

Les cochons
Au camp de base côté Dobra, à l'effet dévastateur !

Les chevaux
Les chevaux de Javier et Martha, qu'ils utilisent pour transporter le ravitaillement, et nous pour nos portages…

Les animaux sauvages

Ils sont bien sûr en totale liberté, mais habitués à l'homme, qui randonne ou cultive dans le parc national. Donc pas trop craintifs, et aisément observables, avec un peu de patience et de chance.

Les insectes
Principalement des mouches, quelques moustiques aussi, surtout côté Dobra. Des abeilles et des papillons, bien sûr, butinant la très riche flore des montagnes.
Les arachnides : principalement les tiques, récoltées au cours de nos portages dans les fougères aigle côté Dobra

Les batraciens
De grosses salamandres, dans les endroits humides et frais, jusqu'à la source du camp d'altitude, à 2100 m. Quelques grenouilles dans les torrents.

Les poissons
Uniquement des truites, côté Dobra, et jusque dans le lac du barrage, capturées au cours de séances de pêche avec Tito, vieil ami du SCOF qui travaillait à la centrale électrique.

Les reptiles
Quelques lézards aux camps de base. Surtout des vipères souvent rencontrées lors de nos portages, côté Dobra, ou le chemin d'accès était très peu utilisé.

Les rongeurs
Très discrets, petites souris ou mulots, qui ont vite fait de repérer nos provisions, et d'en prélever de quoi faire des stocks pour l'hiver

Les isards
Animaux emblématiques de ses régions montagneuses. Le plus souvent, leur présence se signale par des chutes de pierres, lorsqu'ils remontent à toute vitesse les pentes empierrées. Pratiquement chaque soir, nous les avons observés, se découpant sur la crête du "Jou" en contrebas du camp, observant (comme nous) le coucher du soleil. En déduisent ils la météo du lendemain ?

Les oiseaux
Des passereaux dans les parties basses, très peu en altitude. Beaucoup de vautours fauves, qui tournent en rond au-dessus de nos têtes. Quelques choucas dans les entrées de gouffre. Un aigle qui tourne aussi, et des Tichodromes près de la grotte des oiseaux.

Les chauves-souris
Seulement aperçues de nuit, et plutôt aux camps de base, chassant au-dessus des points d'eau.

Les légendes
Il parait que les loups reviennent, des bergers nous ont dit en avoir vu dans la canal de Texéu.

PAUL BENOIT

La flore des Picos

Nous nous intéresserons à la flore qui s'étend entre 900 et 2300 m d'altitude, théâtre de nos opérations, en évoquant les plantes qui ont peu ou prou marqué notre attention. Les portages depuis Amieva dans la vallée du rio Dobra, nécessite la traversée de zones de hautes fougères très redoutées pour les tiques qu'elles accueillent. Ensuite, nous gravissons les pentes herbeuses très glissantes sous la rosée ou la pluie sur des vires exposées. Parfois, une touffe salvatrice nous permet de retrouver l'équilibre ou d'éviter la glissade…

Sur le lapiaz, le genévrier accapare toutes les anfractuosités du calcaire et leur bois sec, seul combustible présent, est une providence pour nos feux de bois au camp d'altitude.

Au hasard de nos prospections, nous découvrons de la ciboulette qui donna son nom au « Pozu Cebolleda – FP101 », de beaux bouquets de mauves (photo, zone d'approche du PF 119, FP 138), des fleurs jaunes, thé des montagnes (Sideritis hyssopifolia - photo), que nous cueillons pour nos tisanes nocturnes.

A noter aussi, à Ceremales sur un affluent en rive droite du rio Dobra, un superbe Houx, arbre de plus de 5 m de hauteur et probablement largement centenaire.

JEAN-FRANÇOIS FABRIOL

Picos hors du temps

Univers essentiellement minéral agrémenté de quelques plaques herbeuses et de fleurs, ce karst de montagne creusé par des glaciers aujourd'hui disparus, érodé par les intempéries violentes, présente des lames acérées, des effondrements multiples, des entrées spectaculaires souvent bouchées par d'énormes névés, et des cavités qui nous fascinent depuis des dizaines d'années.

L'accès pénible et les conditions d'exploration redoutables sont des limites qu'il faut affronter.
Pour atteindre le camp de la Yourte à Fuente Prieta il y a au minimum trois heures et demie de montée de 900 m à 2050 m. Les portages à dos d'homme sont de mise et constituent la première épreuve.
Il faut ensuite compter une à deux heures pour atteindre l'entrée des gouffres avec des passages difficiles, parfois sur corde. Sous terre la température n'est que de quelques degrés. La présence de névés, de glace, de courants d'air et de puits arrosés ne réchauffent en rien l'atmosphère.

Et malgré ce milieu hostile, nous revenons explorer le monde inconnu qui ne se laisse pas si facilement approcher.

L'environnement exceptionnel, les couchers de soleil fabuleux sur un océan de nuages que l'on domine jusqu'à l'horizon, le relief de karst de montagne, l'étrange solitude de cette contrée lointaine, le silence tout juste altéré par les cris des choucas, une pierre qui roule sous les sabots d'un rebeco (isard des Picos) ou le bruissement furtif d'un vautour qui tranche l'air, les volutes de nuages qui assaillent la montagne comme le flux et le reflux d'une mer contre le rivage, et ces immenses Jou (dolines) de pierres, tout cela contribue à la magie des lieux.
Cette montagne est envoûtante !

L'appel irrésistible des Picos pourrait s'apparenter à ce que les marins ou les montagnards ressentent au plus profond d'eux-mêmes. Notre aventure picossienne a commencé en 1972 quand le SCOF s'installait pour la première fois à Vegarredonda, en quête des premières spéléologiques. Chaque expédition a eu son lot de péripéties, de temps forts, d'enthousiasme, de difficultés, de déception, de rêves.

On se souvient des portages de malade pour acheminer le matériel et l'intendance au camp d'altitude, des marches audacieuses sur des lapiaz ou sur les vires pour atteindre les trous, des prospections où l'on espère à chaque pas découvrir « LE GOUFFRE », des explorations énormes dans les cavités spectaculaires où il fait désespérément froid dès qu'on s'arrête, dont on ressort de nuit, des retours sous la lune, ou dans un brouillard à couper au couteau à la recherche du moindre cairn reconnaissable et qui nous rassure parce qu'on est sur le bon chemin… des crépuscules sur mer de nuages qu'on regarde et photographie chaque soir, de cette montagne brulante de jour, que l'on arpente sans se lasser, que l'on apprivoise, et l'ambiance magique de l'expédition qui implique tout le monde avec son quotidien…

Cet ensemble de moments intenses fait d'une expédition aux Picos une expérience exceptionnelle, inoubliable.

SPÉLÉOLOGIE
dans les
PICOS de EUROPA
ESPAGNE - ASTURIES

Fédération Française
de Spéléologie